L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

Bureaux—No. 70 rue de Chartres.

NOUVELLE-ORLEANS.
SAMEDI MATIN, 6 MARS.

FEUILLETON.

LES FAUX MONNAYEURS AU XIXe SIÈCLE.

ROMAN PAR CAMILLE BIAS.

PROLOGUE.

IV

OÙ UN COMMISSAIRE DE POLICE NIE LA CIRCULATION LA FAUSSE MONNAIE D'UN BROCANTEUR.

—Ta vas te reposer et dormir, dit Félix à son frère, tu en les chez toi. La maison m'appartient : le premier est occupé par deux femmes qui élèvent une petite fille et me sont dévouées. Ce sont deux honnêtes créatures, que j'ai tirées de la misère au moment où le petite, qui est pare comme or, allait se vendre pour payer des médicaments à sa mère malade. Ta n'as rien à craindre. Le rez-de-chaussée n'est occupé que par moi, quand je viens par hasard de la campagne. On m'appelle ici M. Durand.

Rodhes n'interrompit pour compter des pas rapides au-dessus de sa tête.

—Elles ne sont pas couchées, dit-il ; qu'est-ce qui cette vieil dire ? Mortieu, je te présentirai tout de suite.

M. Durand avait pour frapper chez ses dames, une façon particulière. La porte s'ouvrit aussitôt, malgré l'étrangeté de l'heure, et une charmante jeune fille s'écria :

—Eh ! mon Dieu, que vous est-il, arrivé monsieur Durand, que vous voilà ainsi au milieu de la nuit ?

—Absolument rien, mon enfant. J'ai vu de la lumière chez vous, j'ai entendu marcher, cela m'avait inquiété.

—Rassurez-vous. Ma mère était souffrante, mais elle se trouve mieux déjà. Entrez donc, monsieur Durand.... Ah ! vous n'être pas seul....

—Non ; j'arrive à l'instant avec mon frère, que je vous présente.

La jeune fille rougit et salua.

—Je ne savais pas que vous eussiez un frère.

—Je devrais dire un fils, car nos âges diffèrent et je l'ai élevé. J'aurai, mon enfant, à vous demander pour lui un service.

—Quel bonheur ! Vous le savez, monsieur Durand, ma mère et moi, nous voudrions vous rendre ce que vous avez fait pour nous.

—Allons, enfant ! Comme vous tenez mal vos promesses, ma petite Louise.

—Pardonnez-le-moi, et dites bien vite ce que nous pouvons faire pour vous être agréable.

—Mon frère va occuper pendant quelques jours mon appartement.

—Bien.

—Vous le soignerez et vous le nourrirez.

—Ce sera un plaisir.

—Vous lui permettrez de monter chez vous pour se désennuyer.

—Toute la journée, si cela lui plaît. Après ?

—Il faut que personne ne puisse le voir.

—On n'ouvrira la porte à personne.

—Cela ne sera pas long. Cet étourneau, que je ne veux point prendre, s'est avisé de jouer à la politique, et à l'heure qu'il est on le recherche.

—Soyez tranquille, monsieur Durand, on ne le prendra pas ici.

Et, s'adressant au jeune homme :

—Nous ferons de notre mieux, lui dit-elle, pour vous désennuyer, quelque notre soucié ne soit pas plus amusante.

Anatole allait répondre : Félix le prévint.

—Avant de descendre, demanda-t-il, ne pourrions-nous voir l'enfant ?

On passa dans la pièce voisine. Louise souleva le rideau léger d'un berceau, et les deux frères durent s'approcher à leur aise la petite créature endormie, et si belle que le brocanteur lui-même en paraissait ému. Une légère mèche de cheveux noirs, fins à en être invisibles isolément, sortait du bonnet du petite bride, et ombrait un front blanc comme l'albâtre, et traversé par deux lignes sombres, à peine dessinées, mais arquées déjà avec une perfection inouïe. De longs cils bruns tombaient comme une pluie sur des joues rondes, d'une finesse légère, et de deux petites lèvres rouges, s'échappait un souffle qui semblait prendre les ailes.

—Qu'elle est belle ! murmura Anatole.

—N'est-ce pas ? répondit Louise. Ma mère et moi, nous avons eu souvent de beaux enfants, mais jamais rencontrer une perfection comme celle-ci.

L'enfant, comme si elle était devinée qu'on parlait d'elle, et voulait se montrer dans toute sa beauté, ouvrit de grands yeux surpris, des yeux bleus, de ce gros bleu de ciel, calme et profond comme le ciel de Naples.

Louise laissa retomber le rideau pour qu'elle se rendormît.

Les deux frères descendirent.

—Gêtes-moi-là dit Félix, quand il fut chez lui, c'est ma fausse monnaie de l'avenir.

Il prit son chapeau.

—Vas-tu donc me quitter ? demanda Anatole avec un reste de crainte.

—Tu as besoin de repos, et il faut que j'ouvre mon porte comme d'habitude très que le jour paraîtra.

—Ah ! je sais bien certain de ne pouvoir dormir, à moins que, ajouta le jeune homme, tout ce que je vois soit un rêve et que je m'éveille tout à l'heure.

La tendresse, la bontées du brocanteur ne démentit pas ; les cœurs y abondèrent, et le voilà et feuille et interrogea de nouveau. Quant à Félix, il affirma qu'il avait bien discuté, en dépit du bizarrerie, de ces vieux bricoles et de bouleversement de son domicile.

Trois jours plus tard, le malheureux, plus comatéd, plus pâle, vieilli de dix ans, le visage bouleversé, la voix éteinte par les sanglots, se présentait une fois encore chez le commissaire de police pour lui remettre la lettre suivante :

"Mon cher frère,

"Pardonne-moi si j'ose encore te donner ce nom ; je ne le mérite pas, je le sais bien, mais un sacre pitié de moi, tu es si bon ! quand tu seras que je vais mourir.

"Tu as été pour moi un véritable père ; tu as vécu de misère, de privations de toutes sortes pour m'élever, et mon ingratitude ! Toi, si honnête, si loyal, je t'ai déshonoré !.... Je saurai me punir, frère, sois tranquille ; mon obéissance sera la réhabilitation pour ton nom obscur, mais sans tache.

"Je ne veux pas aller au bagne. J'ai cédé à un entraînement, à des espérances insensées, à des sollicitations trompeuses ; je le regrette, je m'en repens ; si c'était à refaire, je le le jure, je ne recommencerais jamais. Il ne m'est pas donné de réparer ma faute ; je ne puis recommencer une nouvelle existence dans une société qui ne pardonne pas, en face de la justice qui me croit pas aux regrets, et punit.

"Adieu donc, frère ; adieu ! Si les méchants te jetaient mon crime à la face, dis leur que je me suis tué pour qu'il ne s'en reste point de souillure. Ta me pardonnes, n'est-ce pas ! .... Oui, je le sens là, aux battements de mon cœur ; comme tu m'aimes, frère, et comme je t'aimais... je n'en savais rien moi-même. Au moment de te quitter pour toujours, tu es encore mon frère. C'est le pseudo qui m'inspire l'expiation.

"Adieu, encore adieu. Embrasse-moi... Quand tu recevras ma lettre, j'aurai cessé de vivre.

"Je vais mourir à quelques lieues de Paris ; il ne faut pas qu'à la Morgue tu ailles reconnaître le corps de ton malheureux enfant ; ce serait un trop douloureux souvenir, et je veux que tu pensas à moi sans amertume.

"Je pleure, mais je suis résolu. Ne crains pour moi aucune défaillance. Quant au hasard, il n'a nulle chance contre mon projet : le poison que j'ai choisi ne fait point de grâce, et l'eau de la Marne est glacée.

"Adieu encore ! Pense à moi sans me maudire, car ma dernière pensée et ma dernière larme seront pour toi."

Le malheureux faisait pitié à voir. On eût dit qu'il râlait, tant son gosier resserré faisait obstacle aux sanglots. Ses bras se tordaient avec désespoir ; ses yeux égarés ressortaient rouges de ses paupières gonflées.

—Il deviendra fou, disait-on, s'il ne l'est déjà.

Au bureau de police, cette immense douleur toucha les assistants ; le commissaire lui-même eut pour le brocanteur des paroles de consolation et d'encouragement. Il lui parla de l'enfant qu'il avait adopté, et des nouveaux devoirs que lui imposait cette adoption. Eudès sortit de là un peu calmé.

Du bureau de police, la lettre de suicidé passa aux journaux, qui racontèrent le drame.

—Je te l'avais bien dit, pauvre imbécile ! que ça finirait mal, dit la mère Lepointe en guise de consolation.

—Bah ! ajouta le gamain qui semblait vouloir se faire le correctif de sa vieille parente, ne vous tourmentez pas tant que ça, papa Félix.... N'allez pas vous tuer pour un autre. On sait bien que vous êtes un brave homme, vous. Et puis, qui est-ce qui sait ?.... Il n'est pas mort de si drôle.... Votre frère n'en mourra peut-être pas, et, puisqu'il vous dit que maintenant il serait honnête, faudrait pas, s'il revenait, le mettre à la porte, voyez-vous.

A partir de ce moment-là, le brocanteur n'ouvrit plus guère sa boutique que dans un brave homme par jour.... quand il l'ouvrit. On venait d'abord le plaindre et le consoler ; puis l'on s'habitua peu à peu à ses nouvelles allures, et on le laissa tranquille.

Quant à la lettre d'Anatole, rendue publique par le commissaire lui-même, Félix l'avait fait écrire à son frère, en supposant qu'un des complices du jeune homme venait de faire des aveux complets.

FIN DU PROLOGUE.

PREMIÈRE PARTIE.

LA FAMILLE DE SAURAIN.

I

UNE SÉPARATION.

Rien d'aussi triste (suivit-il) de deux jeunes filles qui, jusqu'à ce dimanche, n'avaient jamais quitté leur mère, qui n'avaient jamais dormi ailleurs que sous le toit paternel, et à qui, le lendemain, il faudra, mêlées à des inconnues, se mêler à la vie bruyante et mêlée qu'exige un pensionnat de l'enfance. Il y a des moments où on ne voudrait pas que l'heure vînt, où on voudrait rester, immobile, à un point, comme le point de départ d'un voyage, et à ne pas le quitter, tant qu'on ne sait pas le point d'arrivée. Et, quand on est jeune, on ne peut rester immobile, le temps des vacances n'a rien de pénible ; elles emportent leur maintenant, elles se sauvent de leur mère.

Dans un couvent, la différence est moins marquée ; les deux mondes se ressemblent, et, si l'on passe du monde au couvent, on y trouve, en dehors de la vie, une vie de famille, de sécurité, de calme, de douceur, de tendresse, de bienveillance, de compassion, qui ne diffère guère de celle dont on vient de se séparer. Mais, dans le monde, le contraste est plus grand, et, dans le couvent, on ne trouve pas de famille, de sécurité, de calme, de douceur, de tendresse, de bienveillance, de compassion, qui ne diffèrent